

UN MONDE NOUVEAU

(A LA BIENNALE DE PARIS)

BIEN que choqués et désemparés par la visite de la VII^e Biennale de Paris, nous ne pouvons manquer d'être rémués par ces marteaux-pilons que sont ces œuvres démentes et déconcertantes.

Les questions se bousculent dans notre esprit. Pourquoi tant de laideur, de violence, d'agression ?

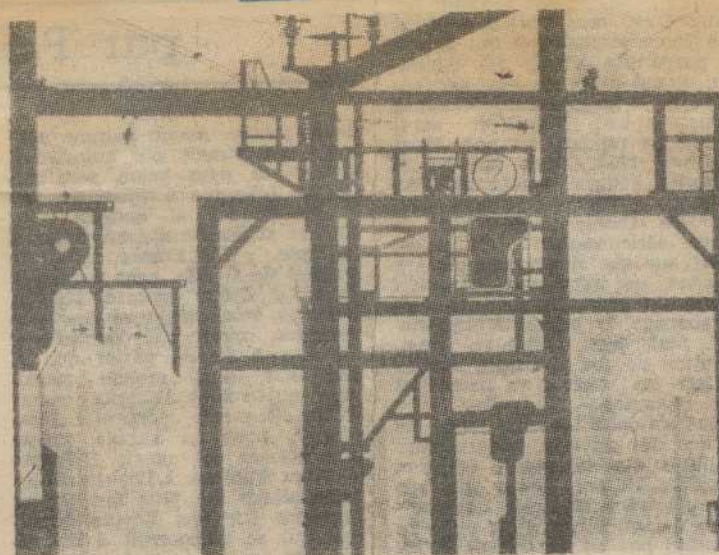
Pourquoi tous ces jeunes artistes (ils ont moins de 35 ans, venus de tous les pays du monde) parviennent-ils à provoquer le même malaise ?

Leur démarche, tellement inhabituelle, nous bouleverse. L'art « notre Art » n'existe plus. A sa place, des artistes interviennent, seuls ou à plusieurs pour nous mener à une réflexion sur la vie, au lieu de nous ravir par des œuvres qu'ils ne fabriquent même plus.

Au hasard des cimaises, ils nous proposent de bien différents sujets de méditations.

Gar Smith, présenté par le Canada, établit un système de notes sur la lumière naturelle à partir de 1.200 diapositives ayant pour sujet, le soleil. Il a pris 20 photos de lever et de coucher de soleil, à 2 mn d'intervalle, dans 30 endroits différents.

Yvan Cozic, Canadien lui aussi, conçoit spécialement pour la Biennale, une corde à linge faite de centaines de mètres de fil où sont accrochés des milliers de bandes de vinyle translucide. Le vent, la pluie, le soleil et les spectateurs



R. Nellens : Environnement 7, 1969

agissent sur le bon fonctionnement du trajet de cette corde dans l'espace.

Les Suisses Burkhard, Luthi et Von Moos agrandissent sur plusieurs mètres, des photos d'un intérieur de cuisine, d'un visage de jeune androgyne, intitulé « L'illuminé » ou de Luthi lui-même, devant son propre portrait.

Hyperréalisme, dit-on. Surtout, face à face obligatoire dû à la taille de l'image avec un visage ou un lieu connu dont on ne perçoit plus le contenu.

L'Espagnol Quetglas peint une toile — enfin ! — représentant un couple assis l'un derrière l'autre sur deux chaises. Liés mais tellement séparés... Il regarde dans le

vide devant lui, elle pleure doucement. Leurs mains, leurs pieds, portent des stigmates et sont enchaînés. Solitude et désespoir muet.

La Belgique est représentée par le groupe Algol qui a imaginé la création et l'animation permanente d'un « lieu culturel » tandis que « les architectes urbanistes » dirigés par Jean-Pierre Hardenne, inventent un « catalyseur urbain » tentant de résoudre le problème de la liaison est-ouest de Bruxelles.

José Faricisso, Brésilien, s'interroge, dans une ambiance funèbre, sur la mort de l'art ; tandis que le Suédois Ulf Wahlberg expose une voiture éventrée s'enlisant dans un marécage désert. L'Argentin Uriburu cherche à transformer

par

Hélène CHARLIAT

non seulement l'image de la nature, mais la nature elle-même en colorant le Grand Canal de Venise, l'East River, la Seine et le Rio de la Plata, suivant son imagination.

La France, évidemment la plus représentée, permet à Titus-Carmel d'exposer ses idées sur la détérioration de l'angle droit par froissure sur un solide, et à Gerd Winner de dessiner une locomotive noire et rouge de 10 mètres de long sur 2 de haut.

Peter Valentiner, porte à la connaissance de chacun, ce qu'est le camouflage-art de l'illusion.

Roger Nellens dépeint l'environnement et la civilisation mécanisée.

Tania Mouraud imagine, à l'aide de diapositives et bandes sonores, des « espaces clos dans la ville pour planer loin du bruit et de la foule ».

Incohérence partout, mais parfaite unité dans le but recherché.

Trouvons-nous, dans cette Biennale, les angoisses d'une jeunesse qui, si elle a perdu l'espoir, veut à tout prix nous le faire savoir, nous en faire aussi porter le poids et parfois nous suggérer des solutions à ses — ou à nos — problèmes ?

LA TRIBUNE DES NATIONS
150, Champs-Élysées — 8^e

8.Oct. 1971

Yvon COZIC à la VII^e Biennale de Paris

« Moins le souci du beau
que celui du bizarre... »

PARIS. — Yvon Cozic, Jean-Marie Delavalle et Gar Smith participent en tant que Canadiens à la septième biennale de Paris (biennale ouverte au public, au bois de Vincennes, jusqu'au 1^{er} novembre).

Le Québécois Cozic n'en est pas moins né à Paris, d'une famille originaire de Saint-Servan. A Montreuil, il enseigne les arts plastiques à ceux qu'il appelle des « pré-adultes » et que nous nommons encore des adolescents.

Ces cours lui laissant des loisirs, Yvon Cozic sculpte. C'est ainsi que l'on peut voir une de ses œuvres au centre culturel canadien, rue de Constantine à Paris, et l'autre à Vincennes.

A Paris, Yvon Cozic, occupe tout une pièce, tout un espace, pour employer son vocabulaire, l'œuvre exposée a pour titre le « complexe de ma mère ». Il s'agit d'une sorte de double cabrette, prolongée par un tuyau qui pourrait être celui des pompiers de « Clochemerle ». Ce tuyau déborde de la salle jusqu'au grand escalier. Les matériaux que l'artiste utilise avec prédilection, sont les plastiques, les vinyles, les fourrures artificielles.

Yvon Cozic soutient que la sculpture peut être arrangeable, déformable, utile, inutilisable. Quant à l'objet dont il se fait une idée très haute, il est vrai qu'un fauteuil Louis XV survit à son créateur, il le veut éphémère. Ainsi, à Vincennes, il nous donne à admirer une corde à linge en nylon, tendue entre les pins et sur laquelle sont accrochées plus de cent-cinquante banderoles. Le bon fonctionnement du trajet dans l'espace de cette corde à linge, dépend tout à fait des qualités du vent, de la pluie, du soleil et des interventions des spectateurs. C'est du moins ce que prétend M. Pierre Théberge, qui le présente.

En quittant Yvon Cozic, garçon barbu des plus sympathiques, je me suis souvenu de la parole de Voltaire : un art entre en décadence lorsqu'on y a mis moins le souci du beau que celui du bizarre.

LA BRETAGNE A PARIS

114, Champs-Élysées — 8^e

8.Oct. 1971